



Dans cette nouvelle rubrique sont présentés des textes destinés aux adultes dans lesquels s'exprime une vision de l'enfance originale ou particulièrement bien rendue.

## enfance à lire

nouveautés

### Le Petit Bonzi de Sorj Chalandon Grasset, 2005 (345 p.)

ISBN 2-246-69451-5

18,50 €

Dès les premières lignes de ce roman, *Le Petit Bonzi*, Sorj Chalandon nous introduit, avec une remarquable efficacité, au cœur de l'inquiétude de son personnage et nous la fait partager. Jacques Rougeron se souvient de ce soir d'orage printanier, il y a huit mois, « c'était le soir et il avait plu ». Agenouillé dans une plate-bande humide au pied de son immeuble, craignant qu'un voisin l'aperçoive depuis ses fenêtres à la faveur d'un éclair, Jacques, petit animal traqué par le mal, cherchant désespérément ce qui pourra le guérir, Jacques a arraché fébrilement quelques herbes.

Le remède à son mal existe, forcément. Il le croit. Il le sait. Il l'a lu, on le lui a dit : « tout guérissait avec l'herbe ». Il existe une plante pour soigner chaque maladie. Il existe donc forcément une plante, une herbe, un végétal quelconque, pour lui, pour le guérir, lui, une plante qui soit « le remède à mots », « de l'herbe à plus bégayer », car Jacques Rougeron, douze ans, est bègue. Il a bien songé à pousser la porte de la boutique de l'herboriste, mais il n'en a pas eu le courage. Il s'est donc mis à chercher seul, à travers Lyon, la plante qui le guérira : « il suffisait de vouloir la trouver, de ne plus penser qu'à ça, de marcher les yeux baissés, partout, tout le temps, et de chercher. » Pissenlit, lierre, lichen, baies, ortie, thuyas, vigne vierge, bouton d'or, fougère, capucine, champignon, troène, chêne, tabac, Jacques a tout essayé : « il avait mangé tout Lyon, tout ». Et rien, ça ne lui avait rien fait du tout. Jusqu'à ce soir d'orage de mars 1964 où Jacques a arraché quelques tiges au pied de son immeuble, les a ingurgitées avec un peu d'eau le soir dans son lit, et pour la première fois, ça a marché, Jacques a été guéri, il a cessé de bégayer dès le lendemain, et cela a duré trois jours.

Le roman commence huit mois plus tard, le dimanche 29 novembre 1964, et va se dérouler durant une semaine. Jacques renouvelle sa tentative. Même endroit, même démarche, même espoir. Seul le petit Bonzi connaît le

secret de Jacques, seul le petit Bonzi l'aide et le soutient. Le petit Bonzi, c'est son voisin de palier, petit comme lui, douze ans comme lui, ils sont dans la même classe depuis toujours. Le petit Bonzi, c'est son double, son « presque frère », son « presque lui », son seul ami. Sorj Chalandon excelle à dépeindre avec beaucoup d'émotion, et une sensibilité très fine, la détresse de Jacques, isolé par son infirmité, et tellement seul. Sans frère ni sœur ni cousin, Jacques a pour père un ouvrier plâtrier avec lequel les moments de complicité et de tendresse, s'ils existent, sont rares, et qui, le plus souvent, se montre brutal et violent : « Il criait, main levée. Jacques attendait qu'elle tombe. Qu'elle heurte sa tête, sa nuque, qu'elle lui claque les dents, la langue, les tempes, le front, les yeux, qu'elle vacarme tout, qu'elle le rende sourd, brûlant, aveugle, qu'elle strie de rayures blanches son dedans de paupières, qu'elle lui sèche la bouche, qu'elle éparpille ses mots. » Quant à la mère, c'est une femme effacée, anxieuse, triste et fatiguée, une « femme défaite », présente à la maison, mais toujours dans une sorte d'absence : « sa voix était toute pâle. Elle ne grondait pas, ne raturait pas ». Heureusement que Jacques a Bonzi, son « ami de tout », le seul qui connaisse et qui comprenne ses peines, ses craintes, ses angoisses, ses rêves, le seul qui soulage sa solitude. Mais il n'a que Bonzi.

Le lendemain de ce second essai du dimanche 29 novembre, Jacques est pris de malaise à l'école. Partagé entre la crainte de trahir son secret et la peur de mourir, il avoue qu'il a mangé de l'herbe. Et puis, parce qu'il n'en peut plus de lutter contre les mots, contre « son vomi de mots plein les lèvres », contre ce bégaiement dont il a pris conscience quand il avait six ans, pendant un spectacle de Guignol au Parc de la Tête d'or, au cours d'une scène que l'auteur sait rendre bouleversante (« Jacques avait peur. Il entendait quelqu'un qui grouillait dans sa gorge. Ce n'était pas sa voix, pas son cri. »), parce qu'il n'en peut plus d'essayer les moqueries, et l'incompréhension de tous, parce qu'il n'en peut plus de solitude et de détresse, Jacques, avec la complicité du petit Bonzi, choisit de se réfugier dans le mutisme : « il décide d'arrêter de parler. Il renonce. Il quitte la parole », il va trou-

ver quelque chose d'énorme, d'immense, qui fera qu'on ne l'interrogera plus, qu'il aura le droit de se taire, on ne lui demandera plus rien, plus jamais, on le laissera tranquille, on ne rira plus de lui, au contraire on le respectera, lui et son silence.

Une fois la décision prise, Jacques n'a pas de mal à trouver un motif suffisamment grave pour échapper aux mots. La difficulté va venir de ce qu'il a dit quelque chose en classe, à Monsieur Mandrieu, l'instituteur, et qu'il va dire autre chose à la maison. Mais ses parents doivent rencontrer le maître d'école le surlendemain. Les deux versions vont être inmanquablement confrontées, le compte à rebours se déclenche, l'enfant sait que le réel va le rattraper et s'effondre. Cette échéance qui s'approche dangereusement, d'heure en heure, rend le roman extrêmement rythmé et prenant. On ne dévoilera pas la fin. Sachez seulement que Jacques sera sauvé du désespoir grâce à « Manu », Monsieur Mandrieu, figure admirable d'instituteur, qui, au risque de compromettre sa carrière, sait faire preuve d'une grande intelligence et d'une véritable compassion pour cet enfant souffrant.

*Le Petit Bonzi* est le premier roman d'un auteur de cinquante-trois ans, grand reporter et journaliste à *Libération*. Avec son action concentrée durant quelques jours de novembre-décembre 1964, et dans quelques rues d'un quartier excentré de Lyon, entre Saint-Just et Saint-Irénée (sur une colline située au Sud Ouest de Fourvière), *Le Petit Bonzi* est un texte fort, qui vaut beaucoup par les qualités d'écriture dont fait preuve l'auteur. La narration est menée à la troisième personne, mais du seul point de vue de l'enfant. Le style est réellement original. Le récit est conduit d'une manière rapide, énergique, entraînant, avec de nombreux bonheurs d'expression, des raccourcis ou des associations de mots pas banals. Deux exemples : « il a conseillé à Jacques de revenir après, plus tard, juste avant la nuit, quand chacun sera feutré entre lampes et chevets » ; ou à propos du « lit à secrets », « la cachette aux malheurs », le sommier au-dessous duquel Jacques inscrit les petits faits marquants de son existence : « il note ses mensonges, il note ses peurs, il note ses ter-

reurs, il note tout ce qui se saura parce que le temps sait tout. Des riens juste entre lui et lui, des épouvantes de pain d'épice, des griffures de linotte, des effrois de gamin de douze ans. »

Mais c'est surtout par la très grande justesse du regard qu'il porte sur l'enfance que ce roman nous saisit et nous séduit. Enfance douloureuse, que l'auteur sait faire comprendre avec une admirable économie de moyens. Ainsi, par exemple, ce passage où l'enfant ressent ce qui le sépare de ses parents et l'isole : « Il est mauvais, elle est inquiète. Voilà. C'est sa famille. Papa, maman et lui. C'est la famille Rougeron, tous dans la petite chambre avec le papier peint. Il les regarde aussi. Papa, maman. Ils sont tout ce qu'il a. Il n'a personne en plus. Il a peur, tout vide. Il se sent seul pour trois. » Le drame de l'infirmité, la détresse de la solitude, sont admirablement rendus. Le livre est extrêmement touchant, émouvant. Et cependant, l'auteur réussit à éviter le grand écueil qui guette un tel sujet : son livre n'est jamais mièvre. Il dessine la belle figure d'un maître d'école, sensible et attachant, sans tomber dans le stéréotype nostalgique. Il réussit aussi une fin suffisamment ouverte, évitant à la fois l'happy end trop facile et le drame trop sombre.

C'est d'ailleurs tout au long, en dépit de la gravité de son thème, que le roman échappe à la noirceur. Il y a en effet un amour des mots, de la langue, de la magie du langage, qui anime tout le livre. Chez l'enfant. Chez son père aussi. Et les moments de complicité entre eux se nouent autour de leurs « cahiers à mots », où ils aiment noter l'un, le père, des noms de cosmonautes soviétiques, l'autre, Jacques, des mots difficiles, importants, sonores et beaux, qu'il marie entre eux (« l'hyperbolie collectivisme emphatique »), des mots qu'il a aimé chercher dans le dictionnaire ou qu'une petite voisine lui a « donnés », parce qu'il aime leur musique, et parce que dans le silence du face à face avec lui-même, il n'a pas de problème avec les mots : « il ne bégaye pas lorsqu'il est seul (...) Jamais il ne bégaye sans l'autre. »

**Agnès Torchebœuf**